INSTITUT D'ÉTUDE DES
— QUESTIONS JUIVES —

LA TACTIQUE JUIVE

ou

Comment le Juif s'est imposé à l'Aryen

Prix : 3 Fr.

ÉDITIONS NOUVELLES — PARIS

9 2

Institut d'Etude des Questions Juives

LA TACTIQUE JUIVE

ou

Comment le Juif s'est imposé à l'Aryen



ÉDITIONS NOUVELLES — PARIS

1 0

INTRODUCTION

C'est un fait. Il est d'autant plus difficile à nier, qu'il s'est répété à des milliers d'exemplaires : prenez le Juif le plus pouilleux, le plus rustre, le plus éloigné de notre civilisation par ses origines orientales toutes fraîches, le plus mal instruit dans notre belle langue qu'il écorche avec un accent inimaginable, le plus mal servi en dons naturels d'élégance physique et morale, supposez-le, au demeurant, aussi dépourvu de relations que d'instruction ; il ne s'écoulera pas dix années avant que ce Juif n'ait conquis une situation brillante à Paris, ne puisse regarder avec mépris la foule des Aryens qui l'entourent, et dont la plupart le dépassent de cent coudées sur n'importe quel terrain et ne règne en maître sur eux tous.

Que nous ayons pu, non pas une fois, mais dix fois, cent fois et bien davantage encore, assister au spectacle ahurissant d'une si rapide ascension et d'une si brillante réussite, c'est une chose qui aurait dû inciter le Français moyen à réfléchir, à accomplir un retour sur lui-même, à prendre la ferme détermination de ne la point laisser se reproduire et à agir en conséquence. Mais rien... Quelques-uns marquaient bien leur étonnement, mais leur conscience était libérée quand ils avaient couché sur le papier de quelque feuille obscure ou de quelque organe de combat — toujours à faible tirage — un certain nombre de lignes véhémentes et vengeresses. Mais, de suite, il n'y en avait jamais ; les articles les plus virulents de nos pamphlétaires tombaient tous dans le vide. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun Juif ait été un instant arrêté dans sa carrière vertigineuse, ou que sa digestion ait été quelque peu troublée parce que quelqu'un s'était avisé de lever un coin du voile recouvrant ses agissements. Certains, même, arrivaient à se servir comme d'un tremplin, de la notoriété qui leur était conférée par les attaques auxquelles ils étaient en butte.

Les Juifs ont-ils donc une maîtrise incontestable dans l'art de parvenir ? Possèdent-ils, comme le leur accordent

bénévolement certains Français, une intelligence d'essence supérieure leur permettant de franchir en un tournemain les obstacles dressés sur leur route et sur lesquels les goym ne manqueraient pas de trébucher ? Ce sont là des questions qu'on doit se poser et auxquelles nous allons nous efforcer de répondre le plus objectivement qu'il est possible. Et nous allons montrer que, de même qu'un arbrisseau peut se trouver vidé de sa substance et en passe de périr, par la poussée d'un rejeton issu de ses racines, de même le Juif semble biologiquement avoir été créé pour vivre en parasite sur l'Aryen, pour dériver vers soi la sève destinée à le nourrir et, finalement, l'annihiler.

UN COMPORTEMENT « ANIMAL »

Au risque d'être accusé de placer nos conclusions avant nos prémisses, il nous faut dire tout de suite que l'un des grands secrets du succès des Juifs en ce bas monde, réside dans la façon purement « animale » dont ils conduisent leurs affaires. En d'autres termes, nous attribuons au fait que le Juif est moins évolué que l'Aryen, au fait qu'il se laisse constamment et en toutes circonstances diriger par son seul instinct, au fait qu'il ne subit pas l'influence freinatrice d'une morale élevée et d'une éducation venant tempérer ses ardeurs naturelles, au fait que, dans le combat pour la vie, il ne se refuse l'emploi d'aucune arme, si perfide soit-elle, et ne s'interdit l'usage d'aucun « coup défendu », nous attribuons à la conjonction de toutes ces tendances la rapidité avec laquelle le Juif arrive à s'emparer de toutes les places et à conquérir toutes les positions dominantes.

A la vérité, entre le Juif et l'Aryen, la lutte n'est pas égale. Elle ne pourra l'être et le sera peut-être plus tôt qu'on ne le pense, que du jour où l'Aryen rejetant loin de lui, pour un instant, tous les principes au nom desquels il agit et tous les axiomes qui règlent sa conduite dans les diverses circonstances de la vie, se décidera à employer envers les Juifs les moyens mêmes que le Juif emploie envers lui : on ne se bat pas avec ses seuls poings contre un individu qui tient en mains un coutelas effilé ; et rien ne sert de s'armer de son bon droit ou d'entamer une lutte chevaleresque et courtoise, quand

l'adversaire contre lequel on lutte est bien décidé à recourir aux pires moyens pour assurer son triomphe.

Depuis fort longtemps, l'Hébreu a su dresser le catalogue des ressorts qui meuvent la machine humaine. La liste n'en est point démesurément longue ; connaissant parfaitement les ressorts cachés qui entraînent l'humanité, le Juif sait à merveille les mettre en tension chez les individus qu'il a repérés et qu'il juge devoir être utiles à la progression de ses affaires. S'attachant à discerner le défaut dominant de celui dont il cherche à capter la confiance et dont il a résolu de faire son instrument, il n'a de cesse qu'après avoir assuré sa conquête en jouant habilement des faiblesses de son adversaire. Corrupteur généreux envers l'homme intéressé, flatteur envers l'orgueilleux ou le vaniteux, plein d'audace et menaçant vis-à-vis du pusillanime et de celui qui est dominé par le respect humain, il se fait pressant et dominateur en face de celui qui a le goût de sa tranquillité ou qui se distingue par son insouciance. Toutes les armes sont bonnes et il les manie tour à tour avec une maîtrise inégalable : du simple mensonge à la pire calomnie, de l'espionnage à la trahison, tous les procédés sont bons à employer dès qu'ils rapprochent leur auteur du but poursuivi.

Partant du principe que celui qui ne risque rien n'a rien, le Juif, dans l'instant où il se met en action, recourt aux moyens les plus vils comme aux plus hasardeux et n'a plus qu'une morale, celle de la réussite à tout prix. N'étant point assujetti à ce freinage que la conscience exerce sur les actes d'un homme possédant quelque noblesse d'âme, l'Hébreu obéit inflexiblement à ses instincts animaux et ne s'embarrasse point de tous ces préceptes dont nous sommes nourris et qui nous servent de guides dans notre conduite quotidienne. Il ne connaît ni les atermoiements, ni les hésitations permettant à une conscience qui chancelle de se ressaisir et de marcher à nouveau dans le droit chemin d'une stricte morale ; allant droit au but, il renverse tous les obstacles et réussit dans un temps record, avant même que ses victimes éberluées aient eu la volonté ou la possibilité de réagir. Il n'y a pas d'entraves au succès lorsqu'on est décidé à se dégager de tous les scrupules par quoi, aux yeux de l'Aryen, se distingue l'honnête homme. Le Juif se caractérise par son mépris envers ces balancements intérieurs et ces discussions avec soi-même auxquels tout esprit mû par un idéal élevé s'abandonne avant que de prendre sa décision ; le Juif se contente d'obéir passivement à ses appétits, qui sont immenses.

Le Juif attaque donc ces trois faiblesses humaines qui sont :

L'intérêt.

La vanité.

La crainte.

Les armes qu'il emploie dans une telle lutte sont, les unes offensives, les autres défensives. Des promesses, généralement non tenues, mais par lesquelles la victime est prise dans l'engrenage, de ces promesses à la corruption réelle ou aux avantages procurés sur le plan matériel ; de la flatterie par laquelle il s'insinue dans les bonnes grâces de l'adversaire, à la menace qu'il suspend sur la tête de celui qui lui résiste ; de l'espionnage qui lui permet d'obtenir les renseignements par lesquels il dominera celui qu'il veut amener à composition, à la trahison qui lui livre son ennemi tout ficelé, le Juif recourt à toute la gamme des moyens susceptibles de lui assurer le succès, à toutes les pressions et coercitions destinées à lui donner la suprématie ; il n'est jamais effleuré par le moindre scrupule et c'est là, sans doute, qu'est le meilleur de sa force.

Encore que les mécanismes qu'il met en branle soient très limités en nombre, encore qu'il recourre à peu près invariablement aux mêmes astuces et aux mêmes perfidies, encore que l'Aryen, prévenu, devrait se tenir sur une défensive efficace, il faut croire que de telles armes ne s'émoussent jamais puisqu'elles arrivent indéfiniment à procurer les résultats que le Juif en attend.

Dresser le catalogue des menées diaboliques susceptibles de germer dans la cervelle d'un Hébreu, c'est une tâche interminable et, au vrai, d'une utilité pratique contestable. L'essentiel n'est pas tant de connaître tous les détails de l'application d'une technique immuable, que de pénétrer dans le secret même de cette technique. Au lieu de chercher à frapper l'imagination en produisant le récit de quelque grand scandale provoqué par des menées israélites, comme nous en avons vu naître un si grand nombre en ces dernières années, au lieu de tirer une sorte de feu d'artifice composé avec les mille et une roueries qui se succèdent dans les divers épisodes d'une affaire sensationnelle du type STAVISKY ou du type PATHÉ-NATAN, nous préférons allumer une simple lumière directrice et éclairer nos lecteurs sur la manière dont le Juif conduit les entreprises qu'il dirige contre nous.

FLATTERIE

Nous le savons depuis ce bon LA FONTAINE : « *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute...* ». Et LA BRUYÈRE n'a-t-il pas dit : « *Le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard ; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un et d'acquérir ses bonnes grâces* ». La flatterie est donc une arme terrible pour celui qui sait s'en servir, et il est juste de dire que le Juif s'y entend à merveille. Question de tempérament : l'Aryen complimente ou loue, mais n'aime guère à dépasser la juste mesure au-delà de laquelle il n'y a que vilenie ; il glisse, mais n'appuie pas. Tout au contraire, le Juif est flagorneur et agit comme font les valets pour s'insinuer dans l'esprit de leur maître, en tâchant de détruire tout concurrent par de faux rapports.

Supposez un Juif dans une position désavantageuse quelconque, nouvel élève dans un cours de Faculté, par exemple, ou petit employé dans une administration. Ne pensez pas un instant qu'il va se tenir à la place que lui a réservé le sort. Il n'a de cesse qu'il ne se soit « rapproché du soleil ». Entendez par là qu'il ne va pas tarder à s'agiter et à chercher une occasion de parvenir jusqu'à son Professeur ou jusqu'à son Directeur. Le prétexte trouvé pour y arriver, c'est un siège en règle qui commence : l'homme en place est d'abord entouré des marques de respect les plus sincères dans leur apparence ; ce ne sont que génuflexions, courbettes, manifestations de courtoisie exagérée, platitudes et obséquiosités diverses ; naturellement, c'est toujours l'heure H du déclenchement d'une telle offensive : moment propice, où l'on est sûr d'avoir le dernier mot, en aidant aimablement le cher Maître ou le grand Directeur à enfiler son pardessus et en lui tendant son chapeau... Prétexte à l'accompagner pendant quelques pas, qui seront ensuite prolongés jusqu'à la sortie de l'établissement et, plus tard, jusque dans la rue, en attendant le jour où ce sera jusqu'au domicile, puis à la table du supérieur ; car c'est presque toujours ainsi que cela finit. Comment, en effet, résister à un homme, d'abord si timide et dont la parole semblait se glacer sur les lèvres, puis qui s'est enhardi à quelques compliments, jusqu'au jour où il vous

a fait part de son entier dévouement ou de son admiration pour votre science inégalable ; comment ne pas faire bonne figure à un homme qui a su reconnaître vos talents exceptionnels et vous a confirmé ce que vous pensiez *in petto*, c'est-à-dire que vos mérites auraient dû vous assurer depuis longtemps déjà un poste plus élevé que celui où vous languissez présentement, à un homme qui vous promet de mettre en branle toutes ses relations, qui sont nombreuses et importantes, pour vous faire accéder à l'emploi supérieur pour lequel vous êtes tout désigné, à un homme qui va s'employer à vous faire obtenir la Légion d'Honneur si vous ne l'avez pas déjà, et à vous faire promouvoir à un grade supérieur, si vous êtes déjà décoré. Oui, je vous le demande, comment résister à de tels appâts ? Et comment, en retour, se refuser à accorder mille facilités ou à réserver un poste de choix à un homme qui a su, de si élégante manière, vous révéler vos mérites ? Oui, comment ? Et voilà comme on se pousse et passe sur le dos des petits camarades assez sots pour se tenir sagement à leur place : on est l'enfant chéri du patron, ce qui est le plus sûr procédé pour devenir son successeur. Envoûtement...

Et surtout, ne dites pas que pareille chose ne pourrait vous arriver. Nous avons connu un grand Professeur qui n'hésitait pas, dans ses cours, à se placer sur le terrain d'un aryanisme déterminé. Par cette « lèche » savante dont nous venons de retracer la progression, un Juif algérien arriva à s'introduire dans son laboratoire et à s'y installer. Trois années plus tard, d'autres juifs étaient venus rejoindre le premier, qui leur avait fait la courte échelle, et cette tribu régnait en maîtresse sur les lieux.

Nous avions pu remarquer, il y a quelques années qu'un Juif d'origine russe, qui s'était introduit dans un de ces Offices que l'Etat avait créés pour fournir, aux enfants d'Israël, des emplois équivalant à de confortables sinécures, nous avions remarqué que cet employé ne se rendait à son Administration que les jours de fin de mois. Et comme nous lui demandions ce qu'en pensait son Directeur, il nous répliqua cyniquement : « Mon Directeur ? Que voulez-vous qu'il me dise ? Je lui ai fourré dans la tête que, de chevalier, il devait devenir officier de la Légion d'Honneur. Quand je ne viens pas à mon bureau et qu'il m'en fait observation, je me contente de lui répondre que, si je me suis ab-

senté, c'est pour m'occuper de sa promotion. Et il n'a plus rien à me dire... ».

Ce même Juif, versé dans un service d'Etat-Major, au Ministère de la Guerre, alors qu'il aurait dû être dans une unité combattante, s'était fait prendre sous sa protection par le colonel sous les ordres duquel il était affecté ; et, dans une certaine occasion, ce même colonel le tira d'un fort mauvais pas. « Vous comprenez, disait-il, il attend de moi que je le fasse passer général... ». Revêtu d'une tenue d'officier, sans galons, toutefois, notre bon petit Juif recevait le salut de tous les plantons. Ne croyez pas à un cas unique, exceptionnel, rarissime : la plupart des enfants d'Israël s'étaient débrouillés pour occuper, durant cette guerre, tous les postes militaires où l'on risquait peut-être d'attraper un courant d'air dans les couloirs, mais sûrement pas de perdre un membre ou la vie.

Le Juif ne se contente pas de flatter les individus, pris séparément, qui peuvent être utiles à sa progression. Il flatte également les collectivités : c'est lui qui est l'inventeur de la fameuse formule, qui a fait tant de mal à notre pays : « La France, le pays le plus spirituel de la terre ». C'est avec des bobards de ce calibre qu'on a lancé les Français dans cette guerre imbécile où ils ont fait connaissance avec la plus sombre défaite de leur histoire.

Le Juif a flatté également cette autre collectivité qu'est la classe ouvrière. Il lui a promis monts et merveilles et lui a assuré de tels avantages, que le prolétaire s'est réveillé de son brillant songe pour constater son asservissement total au capitalisme, à ce capitalisme contre lequel on le dressait et qu'il se croyait bien près de renverser définitivement.

Flatté aussi, le petit épargnant à qui l'on promet des bénéfices mirobolants dans une Société affichant un capital où les millions s'inscrivent par dizaines ou par centaines, mais où les rapports d'Assemblée Générale sont truqués, où les bilans sont faux, où les premiers dividendes sont fictifs, et où il n'y a rien de vrai que la catastrophe finale qui s'en vient ruiner les actionnaires et enrichir une demi-douzaine de Juifs qui ont monté l'affaire.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions tout dire. Laissons cela pour passer vers des sujets d'une banalité moins affirmée.

CORRUPTION

En somme, flatteur, prometteur, le Juif attire à lui et englue l'homme qu'il a décidé de mettre au service de ses intérêts. Il le noie sous un flot de compliments, lui obnubile l'entendement, lui persuade qu'il est un génie incompris, lui tourneboule la cervelle et en fait sa chose. En cela, il n'a rien fait d'autre que réveiller et dynamiser les bas instincts qui sommeillent au cœur de la plupart des hommes et, pour tout dire, de cet homme qui était son supérieur, il a fait un homme placé à son propre niveau moral. Il l'a abaissé et lui a rendu le plus mauvais service qui se puisse imaginer.

En recourant à cette autre arme qu'est la corruption, le Juif est demeuré dans la même ligne et n'a fait qu'employer une autre forme dans l'achat et la neutralisation des consciences. Nous avons tous connu un temps où le fonctionnaire était l'honneur de la nation et où, mal payé dans les échelons subalternes, vivant dans une pauvreté qui frisait la misère, il menait cependant une vie exemplaire et accomplissait son devoir, tout son devoir avec un cœur admirable. La consigne, les règlements, tout cela constituait pour lui une charte intangible et il se serait cabré contre toute personne cherchant à l'entraîner hors du droit chemin ou à le soudoyer pour en tirer quelque avantage. Mais les temps ont changé depuis lors. Groupés en syndicats assez puissants pour faire échec à la puissance gouvernementale, mieux rétribués, devenus plus nombreux pour accomplir une même tâche et, par conséquent, moins chargés de besogne, devenus, en quelque sorte, des rentiers de l'Etat, ils ont perdu leurs qualités originelles. Pas tous, assurément, mais en nombre suffisant pour avoir aidé puissamment à l'invasion de notre pays par les Juifs.

Portant constamment la main vers leur portefeuille, les Juifs ont pu acquérir un nombre considérable d'avantages et prendre progressivement la suprématie dans presque toutes les branches de notre activité nationale, damant le pion aux Français d'origine. Le Juif aime la fraude, où il se trouve, autant dire, dans son état social naturel : muni de pièces d'identité maquillées ou falsifiées, et après avoir débuté en pénétrant par surprise sur notre territoire au lieu de passer par les voies normales, il lui est nécessaire d'y rester, de s'y déplacer à son aise, de s'y livrer aux di-

verses entreprises qui lui assureront sa vie matérielle ; que de complicités il doit mobiliser pour obtenir de tels résultats ! Mais il les trouve toutes, grâce à l'argent, grâce à ses relations raciales ou maçonniques, grâce aux pourboires habilement distribués et qui constituent une simple mise de fonds, grâce au bienveillant appui de fonctionnaires haut placés ou de politiciens sympathisants, grâce, enfin, aux ordres donnés en haut lieu de fermer les yeux sur les incartades des contrevenants aux lois françaises et aux instructions transmises à tous les échelons des organismes chargés de la surveillance du territoire.

Un jour viendra bien où il faudra jeter un regard scrutateur sur toutes les manœuvres délictueuses par lesquelles des tribus entières ont pu s'installer sur notre sol et prospérer insolemment. Et des sanctions devront suivre, impitoyables. Le budget de la France a été littéralement mis au pillage ; cet argent n'a pas été perdu pour tout le monde. Des exemples ? Nous en pourrions citer à foison. A quoi bon ? Nous sommes ici dans le domaine du général ; les cas particuliers doivent seulement servir à constituer le dossier, le formidable dossier des coupables.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que les manœuvres corruptives des Juifs se limitaient à l'achat de consciences auprès de certains fonctionnaires. Le système fonctionnait en tout et partout : qu'il s'agisse du rachat d'un lot de vieux métaux ou de matières usagées, pour lesquels on truquait sur les poids et les quantités, qu'il s'agisse de fournitures — principalement à l'Armée ou aux divers services de l'Etat et des grandes Administrations privées — au sujet desquelles il y avait toujours tromperie sur la qualité de la marchandise vendue, le « système D » s'était installé partout et partout régnait en maître. Le « système D », ce n'est rien d'autre que la malhonnêteté érigée en principe absolu, c'est le « débrouillage » juif, c'est la manière de faire rapidement fortune par des moyens illicites, c'est la corruption à tous les étages et dans tous les rouages de la société et c'est, en fin de tout, la destruction radicale de celle-ci. Il est temps de nous pénétrer de cette vérité que les événements actuels doivent marquer la disparition totale du « système D » et l'assainissement des mentalités françaises, pourries par leur trop long contact avec les mentalités juives. Il y avait là une véritable contamination. Or, de même que le contaminé a le pouvoir de transmettre sa maladie à l'homme sain dont il

s'approche, alors que ce dernier est dans l'incapacité, par un échange inverse, de transmettre son état de santé au malade, de même, lorsqu'un individu déteint sur un autre, la transmission est toujours unidirectionnelle : le Juif peut bien transmettre ses tares mentales à l'Aryen, mais il n'y a pas d'exemple que ce dernier ait pu communiquer sa propreté morale au Juif ; l'histoire de quarante-cinq siècles est là pour le démontrer surabondamment.

MENACE ET PRESSION

L'éducation française, surtout au dix-neuvième siècle — qui est celui où les Juifs ont commencé à asseoir sérieusement leur domination en France et se sont installés aux postes de commande, d'où ils ont pu ensuite diriger toute la politique et l'économie du pays — l'éducation française a eu, pendant longtemps, le grave tort d'être trop coercitive envers l'enfant et de briser ou de fausser sa volonté native. Dans les siècles passés, nombreux étaient les Français se faisant remarquer par leur esprit d'entreprise et leur goût du risque : n'oublions pas que le Canada, que la Louisiane, que les Indes, que l'île Maurice et d'autres terres encore nous ont appartenu avant que les Anglo-Saxons s'en soient emparés par traîtrise.

Dès le dix-neuvième siècle, une baisse remarquable s'était manifestée dans toutes celles des qualités qui sont une émanation de la volonté: l'aventure n'était plus qu'un sujet de romans dont on se délectait au coin du feu, confortablement installé dans un fauteuil et chaussé de pantoufles. Abandonnant le panache pour son ombre, le Français moyen satisfaisait son amour de l'imprévu dans de simples manifestations verbales, après quoi, il partait pour le théâtre ou allait se coucher. Ses contacts, de plus en plus fréquents et de plus en plus intimes avec les Israëlites lui avaient progressivement obscurci le cerveau et faussé l'entendement : il était envoûté, subjugué, hypnotisé ; de chaque entretien poursuivi durant un temps suffisant avec un Hébreu, il sortait dans le même état d'hébétude que si l'autre lui avait versé quelque narcotique ou quelque stupéfiant dans ses boissons et ses aliments. Bref, il était en état d'intoxication mentale grave.

En ce temps-là, qu'était-ce qu'un « bon petit garçon » ? Rien d'autre qu'un être se faisant remarquer par son amorphisme, un être incapable de la moindre rébellion

et dont les sentiments de révolte envers les injustices pouvaient s'assouvir dans de simples manifestations sans suite ; quand les revendications s'étalaient sur le papier, noir sur blanc, on pouvait vaquer à d'autres soins, le calme étant revenu dans les esprits.

Lancé dans le tourbillon de la vie, en butte aux mille vicissitudes de l'existence, ce petit Français bien sage, bien gentil, bien honnête, ce petit Français pourri de respect humain, timoré ou pusillanime plutôt que réellement craintif, ce petit Français poussant au plus haut degré son amour de la tranquillité et du « pas d'histoires », ce petit Français était une proie toute désignée pour tous les requins qui l'entouraient et dont les Juifs n'étaient pas les moindres. Ceux-ci ont pu user de lui, ils ont pu le tromper et le dépouiller de toutes les manières, lui prendre toujours sa fortune et quelquefois sa femme, lui imposer leur volonté et le réduire en une manière de servage légal, le Français gardait toujours le sourire et pensait que, somme toute, rien n'allait si mal que voulaient bien l'affirmer les pessimistes. Curarisé, il était incapable de la moindre réaction ; il subissait ; et les atteintes portées à sa dignité nationale, les affronts infligés — toujours plus forts, toujours plus fréquents — à sa personne, à sa famille, à son pays, en étaient arrivés à ne plus constituer un aiguillon suffisant à le dresser contre ses nouveaux maîtres.

Frappé d'aboulie, amoureux de sa quiétude, mettant au-dessus de tout son amour des jouissances matérielles, *enjuivé* dans toutes ses fibres, le Français avait perdu tout idéal et était devenu incapable d'un sursaut révolutionnaire. Il laissait faire et, chaque jour, il tombait à un niveau moral un peu plus bas que celui de la veille.

Il y eut bien un 6 Février 1934, mais sans lendemain. Enserré dans un réseau aux mailles inextricables et patiemment confectionné par les Juifs et par leur armée invisible, la Franc-Maçonnerie, le Français moyen n'avait plus qu'une ressource : constater l'impuissance absolue à laquelle il avait été réduit et la quasi impossibilité devant laquelle il se trouvait de pouvoir faire quelque chose d'utile à son pays. La trahison de certains chefs nationaux, ou se prétendant tels, mais qui, eux aussi, s'étaient laissés acheter, cette trahison ne faisait qu'ajouter au désarroi des esprits. L'or était le maître du terrain, cet or qui était à eux, et que les Français avaient laissé passer en d'autres mains.

Crise d'autorité. Ce n'est pas en vain que les Juifs avaient agité durant des années, aux yeux du peuple, le spectre d'une dictature imaginaire, susceptible de détruire

en un jour les fameuses « conquêtes de la démocratie » et d'anéantir les « libertés » nées de la grande Révolution. Crise d'autorité : ce n'est pas en vain, non plus, que les Juifs s'étaient employés à faire voter des lois, édicter des décrets et prendre, par les autorités et les gouvernements, une série de mesures qui, en fait, rendaient inopérantes toutes les décisions de justice prises par les Tribunaux ou, même, leur interdisaient, pratiquement, de prendre ces décisions. Crise d'autorité : ce n'est pas en vain que les Juifs s'étaient acharnés depuis de nombreuses années, à saper tout ce qui, en France, représentait pouvoirs de Chef, commandement civil ou militaire, ordre et discipline.

Mais, *tel cuide engeigner autrui qui, souvent, s'engeigne soi-même*... La France, modelée, façonnée, arrangée, disposée, ordonnée, gouvernée, menée comme le voulaient les Juifs parce que cela était utile, voire même nécessaire à leur conquête définitive du pays, la France fut, une fois réduite à cet état lamentable, lancée par ces Juifs dans une aventure guerrière, elle aussi nécessaire aux Juifs. Et tout s'effondra... Les Juifs vont maintenant apprendre, à leurs dépens, ce qu'il en coûte d'être trop astucieux : en oubliant toute prudence, à la suite de leur premier succès, ils ont commis cette faute grave d'avoir annihilé le pays dont ils voulaient se servir comme de bouclier et d'avoir coupé les bras du mercenaire dont ils s'étaient assuré les services. Maintenant est venue l'heure de l'expiation...

L'étreinte va se desserrer.

Certes, le Juif n'a pas perdu tout espoir de prendre un jour sa revanche et il ne faudrait pas le connaître pour supposer un instant qu'il va renoncer de gaîté de cœur à tous les avantages qu'il s'était acquis en France : son travail de termite est déjà commencé et il mettra toute la patience désirable pour tenter de reconquérir sa puissance. Notre devoir le plus strict est, l'ayant bien étudié, nous étant bien pénétrés de ses procédés de destruction de la société française, notre devoir est de nous opposer, par tous les moyens, à ses entreprises.

Ces menaces, dont il use si volontiers envers nous, cette pression constante qu'il exerce sur tous ceux dont il entreprend le siège pour les faire agir selon ses vues, tout cet arsenal dressé contre les « gentils », tout cela peut, et doit, se tourner contre lui : il faut que le Juif soit bridé, pour que le juge rende ses arrêts en toute justice et en toute indépendance, sans craindre qu'un magnat de la finance ou qu'un politicien influent puisse intriguer et réussisse à briser sa carrière ; il ne faut plus qu'un fonc-

tionnaire quelconque se refusant à toute complaisance envers les enfants d'Israël, toujours empressés à solliciter des passe-droits, se voit, en suite de son ardeur à accomplir son devoir, condamné à végéter dans des postes inférieurs ; il ne faut plus que le modeste employé de commerce, d'industrie, de banque ou d'assurances soit contraint de s'inféoder à la franc-maçonnerie et serve uniquement les intérêts juifs dans les entreprises juives, sous peine de brutal renvoi ; il ne faut plus que ces malheureuses ouvrières à domicile, qui prennent du travail à la tâche et sont obligées de veiller jusqu'à une heure avancée de la nuit, se tuant à l'ouvrage pour tâcher de joindre les deux bouts, soient menacées par leur employeur juif d'être jetées à la rue si elles n'acceptent pas les diminutions de salaire qui lui sont demandées, à chaque règlement, sous les prétextes les plus divers ; il faut, enfin, que règne une vraie justice sociale, et non plus le seul vouloir d'une race qui nous déteste et qui, d'année en année, faisait peser de plus en plus durement sur nous la suprématie qu'elle s'était, par les moyens les plus illégaux et les plus vils, assurée dans tous les domaines de notre activité.

Le règne du Juif, au théâtre, dans la littérature, dans le cinéma, la T. S. F., la politique, la banque, le commerce, l'industrie, ce règne doit être renversé ; déjà les fondations de ce vaste édifice sont ébranlées ; l'écroulement, pourvu que nous le voulions sincèrement, doit se produire sans tarder.

EN BOUCLANT LA BOUCLE

Il fut un temps où le Juif était habile à ramasser l'argent des goym en effectuant ces grandes razzias, connues sous le nom de « coup de bourse », exécutées après la propagation de quelque fausse nouvelle venant affoler le marché et renverser les positions prises par le public sur certaines valeurs. Chacun sait que c'est en lançant la fausse nouvelle d'une victoire de NAPOLÉON à Waterloo — alors qu'il avait été secrètement averti de la défaite de l'empereur — que l'ancêtre des ROTHSCHILD commença son immense fortune. Tout au long du dix-neuvième siècle, des « krachs » sensationnels se produisirent périodiquement, ruinant un grand nombre de Français pour enrichir insolemment une petite élite de Juifs. Tous les gens d'un certain âge ont conservé la mémoire du fameux krach de la Banque de l'Union Gé-

nérale, qui fut exécutée parce qu'elle avait la prétention de vouloir faire échec aux projets des grandes banques israélites.

De nos jours, le mécanisme de ces catastrophes financières s'est modifié et perfectionné ; une seule chose reste, immuable : le bénéfice qu'en tirent les Juifs au détriment du brave public français. Pour réussir de tels coups, il faut réunir une véritable coalition d'aventuriers et s'assurer de puissantes, mais non gratuites, complicités dans le gouvernement ou dans son entourage immédiat. De la sorte, on est assuré que le Parquet ne bougera pas, ou lancera trop tard ses convocations à comparaître dans le cabinet du juge ; on est assuré, également, si le scandale est trop violent, obligeant le Procureur de la République à intervenir, que les Tribunaux feront traîner l'affaire un temps suffisant pour que tout le monde, sauf les victimes de l'escroquerie, ait oublié son existence, et que les protagonistes du drame aient pu filer vers l'étranger et se mettre à l'abri des poursuites. Evidemment, une telle opération de brigandage est aussi onéreuse que la mise en scène d'un grand film de cinéma ; mais le rapport est en conséquence des dépenses engagées et le bénéfice brut à partager s'échelonne, selon les cas, entre une cinquantaine de millions et un milliard.

Et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce ne sont pas les plus faibles de ces escroqueries qui procurent le maximum de sécurité à ceux qui les mettent en mouvement. Sans aller jusqu'à prétendre que l'impunité des coupables est d'autant plus certaine que leur faute est plus lourde, il n'en est pas moins certain que les escrocs de haut vol sont moins fréquemment et moins lourdement inquiétés que les autres. Nous connaissons parfaitement, pour notre part, une affaire qui a coûté quelque trois cents millions à l'épargne française, sans que ses promoteurs aient été le moins du monde inquiétés ; il est vrai que cette affaire avait pris, comme Président du Conseil d'Administration, un ancien Ministre qui, depuis, est mort dans son lit, alors qu'il aurait dû terminer ses jours sur la paille humide des cachots. Pendant plusieurs années de suite, cet homme n'est-il pas venu communiquer à l'assemblée générale de ses actionnaires des bilans truqués et a couvert de son autorité des distributions de dividendes fictifs, puisés dans le capital de la Société ? Une seule personne osa s'attaquer à ces forbans : elle fut déboutée par le Tribunal et condamnée aux frais, qui montaient à un assez coquet

total, l'adversaire ayant pu faire traîner l'affaire pendant près de sept années, juste le temps nécessaire à ce que, l'entreprise ayant fait faillite et son Président étant décédé, le plaignant, en cas que le jugement lui ait été favorable, n'ait remporté qu'une victoire à la Pyrrhus.

Ce ne sont pas, croyez-le bien, des affaires ténébreuses qui sont lancées par nos Juifs d'aujourd'hui. Il est fini, bien fini, le temps de ces « Mines d'or », soi disant situées dans quelque région lointaine et inaccessible, et n'existant réellement que dans l'imagination de leurs promoteurs. Une astuce aussi grossière n'avait quelques chances de réussite qu'à l'époque où les communications étaient difficiles entre les diverses régions de notre planète. L'avion a tué irrémédiablement ces filouteries d'un mécanisme un peu trop simpliste. De nos jours, et c'est bien plus expédient, on part d'une affaire bonne en soi, de préférence, déjà connue du grand public, qui la tient en estime. Une fois qu'on s'est rendu maître de l'affaire, on la lance dans une série d'expériences aventureuses, au cours desquelles son capital se trouve, comme par hasard volatilisé, ne disparaissant qu'au profit de quelques initiés. Cette farce peut se jouer entièrement avec la complicité du Code, c'est-à-dire en n'accomplissant que des opérations financières s'abritant derrière la plus stricte légalité. Dans ce cas, les actionnaires, encore qu'ils soient tout aussi bien ruinés que si des opérations délictueuses avaient été commises, n'ont aucun recours contre les Administrateurs qui les ont dépouillés. Il y a, chaque année, plusieurs dizaines d'entreprises commerciales ou industrielles qui succombent ainsi, sans que personne, en dehors de ceux qui en sont les victimes directes, y prête attention. Mais pour réussir à passer à travers les mailles du filet de la justice, il y faut mettre un certain doigté qui n'est pas à la portée de tout le monde et qui exige un assez long apprentissage.

Les procédés que peuvent employer les Juifs pour s'approprier tout l'avoir d'une affaire ne sont ni aussi subtils, ni aussi variés qu'on pourrait le croire au premier abord. Ils sont même d'une pauvreté d'imagination, auprès de laquelle apparaissent géniaux certains des moyens auxquels les caissiers infidèles recourent pour masquer le plus longtemps possible leurs détournements.

Résumons en peu de mots le mécanisme d'une affaire célèbre, qui passera un de ces jours devant le Tribu-

nal, mais qui aurait certainement été étouffée si les événements actuels n'étaient pas survenus et si les Juifs n'avaient pas perdu leur guerre.

Grosso modo, le scénario de l'affaire se réduit à ceci : quelque part, en France, existe un honorable industriel qui a fait une fortune considérable en montant une firme qui a remarquablement prospéré ; cet honorable industriel serait désireux de passer la main à un successeur et de lui céder le paquet de ses actions, dont l'ensemble vaut, par exemple, une trentaine de millions. Un petit juif d'origine bulgare et de condition fort modeste, mais pourvu d'un toupet infernal, a vent des dispositions de l'industriel et se présente comme acheteur. Remarquez bien qu'il ne possède pas le premier sou du capital nécessaire à l'achat desdites actions. Cela n'a aucune espèce d'importance ; quand on n'est pas étouffé par de vains scrupules, il est plus malaisé de traiter l'achat que de réaliser l'argent nécessaire à le solder, car cet argent, il est toujours aisé de le trouver dans la poche des autres, y compris celle du propriétaire même de l'affaire qu'on achète...

Bref, les deux protagonistes de l'affaire tombent d'accord pour conclure la vente à un prix double de celui de la valeur réelle du lot d'actions. Serait-ce que l'industriel a roulé le Juif ? Assurément, non... Quand on est à la tête d'une industrie aussi puissante, on n'est pas un naïf, et l'industriel n'est pas sans savoir que son acheteur ne présente aucune surface et est, personnellement, dans l'absolue impossibilité de lui régler le montant de ses actions. En majorant le prix de ses parts d'une manière aussi exagérée, il s'est contenté de prendre une assurance contre les risques qu'il court en traitant avec un insolvable, qui va être obligé de faire appel à des capitaux extérieurs et de payer cet argent aux banques ou aux divers intermédiaires qui le lui procureront. Mais, ce que, sans doute, n'a pas prévu le vendeur, c'est que l'acheteur viendrait chercher dans sa propre poche, à lui, vendeur, les espèces nécessaires à régler l'achat ! Et c'est pourtant ce qui se produit.

Notre Juif n'a conclu la vente que pour avoir la clé du coffre-fort, et c'est avec de l'argent pris dans la caisse de l'entreprise qu'il effectue un certain nombre de règlements à son vendeur. Sa position assurée, il peut alors se livrer à une série d'opérations où la création de filiales, les augmentations de capital, la déconfi-

ture des filiales créées, les provisions versées d'un côté aux banques et les découverts consentis par ces mêmes banques — ce qui donne lieu à balances entre intérêts créditeurs et intérêts débiteurs — notre homme peut se livrer à une série de manipulations bancaires et à une sarabande effrénée de numéraire aspiré et refoulé où il y a de quoi faire perdre la tête à l'expert-comptable le plus endurci dans son métier. En quelques années, l'affaire est ruinée et fait une faillite de plusieurs centaines de millions. Mais notre Juif a mené grand train, il a été décoré, il s'est cru un important personnage, il s'est fait illusion à lui-même comme il a voulu faire illusion aux autres.

Regardez-y de près : il n'y a aucun trait de génie de la part de notre pseudo-budgare ; la seule idée qu'il a eue, c'est de se faire livrer la clef du coffre-fort avant d'avoir versé quoi que ce soit sur le montant de son achat d'actions. Mais en dehors de cela, rien que des opérations bancaires hasardées, certes, mais dont il n'avait même pas le monopole.

Dans une autre affaire industrielle, nous trouvons un petit syndicat d'une demi-douzaine de Juifs, qui ont pris l'affaire en gérance et ont eu le talent de se faire passer d'importantes commandes par l'Etat. Au démarrage, ces Juifs, pris chacun à part, sont aussi pouilleux les uns que les autres ; mais cela n'a aucune importance : quand on obtient un marché de l'Etat et qu'on n'a pas un sou vaillant pour l'exécuter, il suffit de demander bien gentiment les capitaux nécessaires à l'Etat, et ce dernier s'empresse de les mettre à votre disposition. Vous voyez comme c'est simple : un industriel fatigué apporte son usine ; un Etat complaisant apporte les capitaux nécessaires à faire marcher l'usine ; un ou plusieurs Juifs apportent leur génie des affaires et leur science de la manipulation des valeurs. Il n'y a plus qu'à se mettre au travail.

Et le travail a consisté exactement en ceci : chacun des quatre associés s'est décerné un titre de Directeur, avec de très confortables appointements ; celui qui était journaliste est bombardé Conseiller technique ; celui qui tenait auparavant un commerce de bas de soie, prend en mains la Direction commerciale de l'entreprise, et ainsi de suite. Premier principe : quand on est Directeur, on ne peut pas vivre à moins de quinze à vingt mille francs par mois ; et il y a cinq Directeurs... Quand on est Directeur, on ne peut pas faire autrement que

de rouler en auto, non point dans un vulgaire tacot de série, mais dans une puissante et confortable voiture américaine. Cela fait un total de cinq voitures à deux cent mille francs l'une. Il faut obliger les amis : on commande les voitures chez des amis, et on leur fait payer le prix fort par l'usine, tout en acceptant d'eux une assez forte ristourne de la main à la main ; on fait de même pour les assurances et d'une manière générale pour toutes les grosses dépenses engagées par l'entreprise.

Et puis, au milieu de tout cela, plongé que l'on est dans la belle vie, fumant de gros cigares, buvant de bonnes bouteilles et faisant ripailles avec des invités de marque — en ayant soin de porter les additions du restaurant sur la note mensuelle de frais des administrateurs — on oublie totalement que l'usine est faite pour une certaine production. Il est vrai que la maison n'a oublié qu'une chose, qui est d'engager un homme compétent pour assumer la direction effective. Alors, on ne produit rien, et la catastrophe surviendrait si... La défaite survient qui sauve tout ce beau monde ; pour un temps limité, espérons-le.

Que l'on y regarde de près, et l'on demeure étonné de la pauvreté d'imagination ayant présidé à toutes les grandes escroqueries qui ont défrayé la chronique des journaux d'avant-guerre. Même dans leurs opérations maléfiques, on ne peut pas dire que les Juifs fassent montre d'un certain génie : malversations, émissions d'obligations non gagées, augmentations fictives de capitaux, prélèvement de commissions sur tous les achats d'entreprise, règlement de leurs factures personnelles avec les fonds appartenant à l'affaire, ce ne sont que procédés de bas escrocs, facilités par la complicité des trusts et des banques. Point n'est besoin d'une intelligence supérieure à la moyenne pour réussir de tels coups de filou. Avec un peu plus de vigilance de la part de la police spéciale et du parquet, avec un peu plus de fermeté de la part des tribunaux, le mal aurait été tué dans l'œuf. Au lieu de cela, on l'a laissé se développer en toute liberté, on a assuré aux Juifs la complicité des lois nouvelles, toutes orientées dans le sens voulu par eux d'une réduction des moyens de coercition par lesquels on maintient une société humaine en bonne condition morale. La justice a constamment fermé les yeux, ce qui revenait à légaliser le pillage de la France par les éléments étrangers qui l'infestaient.

EXERCICES VARIÉS

Le Juif, nous le savons, est un menteur-né. Il falsifie la vérité au même titre qu'il respire, car ainsi le veut sa constitution somatique et mentale. Une telle disposition d'esprit lui fournit une arme singulièrement efficace dans ses relations avec les descendants des Francs, qui sont élevés dans l'horreur du mensonge. L'Aryen moyen, quand il écoute les paroles d'un Juif, n'est jamais en méfiance comme il devrait l'être, car il ne suppose à aucun instant que le verbe ne semble avoir été donné à cet homme que pour déguiser la vérité.

Or, de même que la sagesse des nations s'exprime en proverbes et en maximes, de même le tempérament hébreu, incapable de tels raccourcis et de telles synthèses, se répand en slogans, dont se repaît le bon peuple de France. Ce que les Juifs ont pu propager de contre-vérités par ce simple moyen est inimaginable. Le slogan est, par rapport à la pensée, ce que la cuisine toute faite, achetée chez un marchand en plein vent, est par rapport à un mets soigneusement préparé. Mais le slogan possède cet avantage de fournir un moyen d'expression qui dispense de réfléchir ; la moyenne des gens étant composée d'individus fort paresseux du cerveau, ces derniers se précipitent sur l'appât qui leur est tendu de pensées toutes faites et qui les dispensent de réfléchir.

Il fut un temps où le dernier de nos paysans nous étonnait par son bon sens et par la claire vision qu'il avait de ce que nous appelons « la vie ». Hélas, cette époque est révolue : l'enseignement enjuivé de l'école primaire, où l'on s'est bien plus inquiété de meubler, sans méthode réelle et sans ordre déterminé, le cerveau de nos enfants avec une foule de notions leur faisant croire, par leur entassement, qu'ils possèdent une instruction, cet enseignement qui s'adresse à la mémoire d'un enfant, mais néglige de former son jugement, cet enseignement encyclopédique qui place la quantité des connaissances au-dessus de leur qualité, a été voulu, comme corollaire aux principes démocratiques. Il s'agissait, avant toutes choses, d'abrutir suffisamment le peuple et de lui fausser assez convenablement l'esprit, pour le conduire où l'on voulait, comme s'il avait les yeux bandés. Et c'est cette sorte d'enseignement qui est

le responsable direct de la facilité avec laquelle le Français moyen absorbe slogans et « bobards ». Tout se tient : du jour où nous avons abdiqué nos vieilles traditions, du jour où nous avons fait fi de l'expérience de nos pères et de la sagesse profonde qu'ils avaient acquise au contact prolongé des réalités, de ce jour, nous étions mûrs pour accepter de gaieté de cœur toutes les déchéances dont l'invasion juive donnait le signal chez nous.

Si BEAUMARCHAIS vivait encore, il enlèverait à BASILE sa longue souquenille noire et son étroit sombrero de jésuite espagnol, pour donner à son personnage la lévite, le bonnet et la barbe du rabbin. Et ce serait bien mieux ainsi, bien plus criant de vérité. Car le Juif, quand il entreprend de corrompre l'esprit du peuple, c'est BASILE déchaîné. BASILE, c'est TARTUFE moins la grandeur, c'est TARTUFE plus serpent encore que TARTUFE. Chez l'hypocrite TARTUFE, la calomnie n'est qu'un des mille engins de son arsenal diabolique ; chez le calomniateur BASILE, c'est l'engin principal auquel tous les autres sont soumis. TARTUFE découvert marche le front haut au péril ; BASILE le tourne en marchant à quatre pattes. TARTUFE plonge un honnête homme dans la misère, BASILE l'envoie au bagne.

Nous nous souvenons encore de la manière dont les Juifs traduisaient tous ces événements tragiques qui se sont succédés après le 6 février 1934 et après l'affaire STAVISKY. Tous obéissaient à un mot d'ordre, qui était de faire les « bons apôtres ». Ils étaient tout bonnement écœurants de fausseté. « Oui, disaient-ils, le Conseiller PRINCE a bien été assassiné, mais contrairement à ce que vous pensez, c'est... par des gens de droite ». Ou encore : « Les malheureux qui pavoisent avec des drapeaux tricolores ne se doutent pas qu'ils pavoisent pour conserver les privilèges de Monsieur FINALY ! ».

Les gens étaient ébranlés par ce retournement imposé à la signification réelle des événements de tous les jours, et ce trouble jeté volontairement, avec une inlassable ténacité, dans tous les esprits, les faisait dériver de leur bon sens naturel. Les Juifs et les Francs-Maçons, qui avaient eu, durant un instant, une frousse intense, recommençaient leurs manœuvres obliques et reprenaient confiance en l'avenir. Ces gens, qui sont d'une intelligence généralement inférieure à la moyenne, obéissent avec un merveilleux ensemble aux consignes qui leur sont données de propager les faux bruits susceptibles de diviser les gens. Et le malheur est que cela

réussit le plus souvent, car il faut être d'esprit très averti et très rassis pour ne pas être pris au piège. Oui, BASILE, c'est bien le Juif et c'est bien son compère, le Franc-Maçon.

Il est fort difficile d'échapper à la « drogue » que les Juifs distribuent à journée faite : vous n'y échappez, étant au café, que pour en prendre une dose dans la rue ; vous l'avez refusée à la porte d'un lycée, elle vous retrouve dès que vous franchissez le seuil de certaines boutiques ; elle vous poursuit dans le métro, dans l'autobus et vous guette dans les vespasiennes... Chose étonnante et qui donne à réfléchir : la multiplicité, obligatoirement concertée et organisée, de ses points de départ et de diffusion : vous êtes à la Villette et vous faites connaissance avec le dernier bobard ; il a franchi tout Paris avant vous, et vous le retrouvez en débarquant à Auteuil ; vous allez en banlieue, vous allez en province ; au débotté, vous êtes forcé de constater que le bobard a couru plus vite que vous et vous a précédé de plusieurs longueurs. La preuve est faite que ces bobards sont des mots d'ordre maçonniques ; la grande Révolution nous a déjà fait connaître quelque chose de semblable avec ces mouvements d'effervescence populaire éclatant au même jour et à la même heure sur les points les plus divers et les plus éloignés les uns des autres, du territoire de la France. Une telle simultanéité ne peut être que la conséquence de l'application d'un plan concerté, et transmis à ses exécutants longtemps à l'avance. Qu'on y veuille bien réfléchir et en tirer les conséquences qui en découlent.

CONCLUSIONS

Ayant pris la peine de nous pencher sur l'activité judaïque et d'analyser les procédés qu'il met en œuvre pour réaliser la conquête du monde aryen, nous sommes presque tentés de nous écrier, avec le fabuliste : « De loin, c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien... ». *Si nous n'avions quelque scrupule à risquer un fort mauvais jeu de mots, nous dirions que les Juifs, ce sont des (y) outres gonflés... Ne croyez pas que nous exagérions.*

La tactique juive n'est pas d'une complexité énorme. Elle ne connaît que des manœuvres en deux temps, dont

le premier est destiné à s'installer dans la place, et le second, à faire main basse sur tout ce qu'on trouve à sa portée : les cambrioleurs n'ont jamais opéré autrement et l'on peut dire que c'est une technique de gens peu courageux. Quand le Juif se fait doucereux, insinuant, flatteur, quand il rampe plus bas que terre pour conquérir vos bonnes grâces, si vous le rebutez un peu rudement, il n'insiste pas, tout au moins pour ce jour-là. Mais sa ténacité lui commande de revenir le lendemain ; ne fléchissez pas, et vous serez sauvé, car votre adversaire ne revient que pour guetter le moment où votre défense faiblira.

Le Juif est un parasite, et il lui est impossible de vivre autrement qu'en absorbant les forces vives du milieu qui l'entoure. Regardez bien autour de vous. Que constatez-vous : les Juifs vivent exclusivement de la communauté française ; ils fonctionnent comme des pompes uniquement aspirantes et jamais foulantes. Où ils vivent du budget général de la France, émergeant comme fonctionnaires, comme chercheurs scientifiques, comme chargés de mission, comme conseillers techniques, absorbant chaque année des centaines de millions sur l'argent fourni par les contribuables, ou bien ils se livrent à toutes les formes possibles de vols. Car, ce sont ces formes légales ou tolérées, du vol et de l'escroquerie, ces formes mineures de la malhonnêteté, qu'aiment à pratiquer les Juifs dans toutes leurs activités commerciales et industrielles : trusts, holdings, jeux bancaires, accaparements, hausse, baisse, commissions touchées en secret, et tout ce qu'on réunit sous le vocable de « combines », voilà de quoi vit le Juif. Et c'est pour cette raison qu'il envahit les professions où les combines sont les plus aisées et les plus profitables. Quelques-uns sont encore plus pressés de réussir que la masse de leurs congénères : ceux-là se font escrocs de haut vol, et ils s'appellent OUSTRIC, LOEWENSTEIN, MITCHELL, STAVISKY, MANNHEIMER.

De tels hommes ne sont pas intelligents, et la plupart d'entre eux crèvent à la tâche. Tout leur talent est de s'approcher du soleil et de réaliser leurs opérations dans l'entourage et en marge des puissants du jour, qui les abandonnent lamentablement le jour où ils les ont compromis. Leurs procédés sont enfantins, comme enfantine est leur mentalité.

Disons-nous bien que la réussite du Juif tient bien plus à nos défauts qu'à ses qualités, *et nous aurons fait un grand pas dans la voie de notre réaction salutaire.*



IMPRIMERIE DES

ÉDITIONS NOUVELLES

PARIS